

1

— Je n'aime pas ça, Jess, me dit Erik pour la énième fois.

— Moi non plus, mais je n'ai pas le choix.

— Allons donc, on a toujours le choix.

— J'ai déjà annulé trois fois et je suis bloquée. Je ne peux plus plaider l'insécurité. Je ne peux pas non plus prétendre que je suis malade : je ne le suis pas. Que pourrais-je leur dire ?

Erik n'insiste pas mais je vois bien qu'il n'est guère rassuré. Nous sentons le danger et nous sommes tous les deux nerveux. Avoir mal dormi ne nous aide pas, nous en sommes conscients. La question est : que pouvons-nous faire ? Je sais que ce n'est pas le meilleur moment pour quitter notre maison de Hargeisa, en Somalie, pour un périple de près de huit cents kilomètres en direction du sud-est. L'organisation non gouvernementale pour laquelle je travaille y maintient une antenne, près de la dangereuse frontière qu'on appelle la Ligne Verte, qui sépare les territoires partiellement contrôlés par les islamistes de ceux encore sous contrôle du gouvernement somalien. La Ligne Verte n'est pas visible et ne figure sur aucune carte officielle. Elle est surtout connue par les populations qu'elle divise. J'observe de longue date les violences qui ont cours dans cette région. Je n'en ai pas peur ; je les observe comme un paysan garde un œil sur l'horizon. Notre destination se trouve à une courte distance

de régions contrôlées par le groupe islamiste Al-Chabab, qui a la main sur de vastes territoires du sud de la Somalie et impose la charia – la loi islamique – en menant une stratégie de la terreur. Les troubles y sont potentiellement explosifs et secouent la région par vagues successives.

Ma vie en Afrique a commencé il y a quelques années de cela comme institutrice au Kenya, avant d'atterrir ici, en Somalie, chargée de diffuser du matériel pédagogique à travers l'Afrique de l'Est pour le compte d'une ONG danoise. Notre mission est d'enseigner aux populations locales la manière d'éviter les mines et autres héritages de la guerre, qui sont endémiques ici et ont causé une génération d'amputés. Je n'ai jamais eu l'âme d'une tête brûlée. Je sais néanmoins que le travail humanitaire ne protège pas de la violence ambiante. Les actions sociales laissent indifférents les criminels et, pour ceux qui font commerce de la haine, je suis une Occidentale, ce qui est un handicap, et une Américaine, ce qui est pire. Mon apparence comme mon activité leur répugnent. Je suis perçue comme une *infidèle*.

Le lieu où je dois me rendre ce matin me paraît trop proche de territoires où beaucoup de gens sont violemment opposés à la présence chez eux d'Occidentaux. Peu importe la façon humble dont une femme occidentale s'habille ou couvre ses cheveux : ces gens-là n'y voient aucunement un signe de sensibilité culturelle ; ils y voient des Occidentales déguisées dont le but est d'endormir les croyants. Le fanatisme existe partout mais, dans cette région, il peut vraiment faire perdre la tête – généralement au niveau du cou...

Mon inquiétude constante est d'être prise entre deux feux lors d'un des innombrables accrochages armés entre les différents clans, ou au cours de ces actes de pillage qui infestent le sud de la Somalie et la maintiennent dans un état permanent d'anarchie. Pour ces bandits en puissance,

les Occidentaux représentent une chance de gagner rapidement de l'argent. Dans cette région où le revenu moyen par habitant est de six cents dollars par an et où nombreux sont ceux qui possèdent beaucoup moins que cela, presque tout le monde a besoin d'argent. C'est la raison pour laquelle nous n'y circulons jamais sans une bonne raison et sans gardes de sécurité.

À mon inquiétude à propos de l'insécurité s'ajoute celle, encore plus vive, de mon mari, Erik. Cela fait six ans qu'il travaille avec le milieu politique local et il a une bonne appréhension de l'atmosphère ambiante. Mon ONG estime pourtant qu'il est important d'aller former du personnel. Elle compte me faire prendre un avion de Hargeisa jusqu'à Galkayo-Nord. De là, pour des raisons de sécurité, le voyage du nord au sud de Galkayo sera effectué dans un convoi de trois véhicules. Voyager en convoi est une règle habituelle ; je n'en suis donc pas surprise. Mais ce que mes collègues ont négligé de me dire, c'est l'existence d'une menace d'enlèvements visant les expatriés dans la région ainsi que la présence d'un repaire de pirates à environ cinq cents mètres du lieu où nous allons.

Malgré ces moments de tension, j'aime mon travail. L'insécurité, par ailleurs, est précisément à la source de ma préoccupation pour ces enfants qui n'ont d'autre choix que de vivre ici. Chaque fois qu'il m'arrive de songer à démissionner, je pense aux vies que nous sauvons grâce à ce programme de sensibilisation aux mines et aux mutilations que nous pouvons prévenir.

Erik est le dos au mur. En temps normal, il aime jouer à celui qui doit prendre soin de moi et je vois bien que c'est ce qu'il est en train d'essayer de faire. Six mois plus tôt, sur cette même route que nous allons emprunter, un autobus rempli de passagers, dont des femmes et des enfants, a été anéanti par une bombe. Il me le rappelle et

je dois contrer ses objections. Je lui rétorque, pour m'en convaincre, que depuis cette attaque, il n'y a pas eu d'incident sur les routes reliant le nord et le sud de Galkayo. J'ajoute que, ce matin même, le conseiller en sécurité de mon ONG a autorisé mon déplacement. Comment travailler si nous ne nous fions pas à son analyse ?

Peu avant l'heure prévue de mon départ, Erik jette l'éponge et se retourne vers moi en soupirant :

— Écoute, Jess, tu sais que mon vœu est que tu puisses accomplir ton travail au mieux et que ton esprit soit clair sur ce point. Qui sait, je suis peut-être un peu trop protecteur...

Je le regarde en rougissant.

— Alors tu ne seras pas en colère contre moi si j'y vais ?

— Je n'irai pas jusque-là, répond-il avant de rire. Évidemment que je ne vais pas me mettre en colère contre toi ! Je comprends que tu aies besoin de réaliser ce travail. Mais je t'en prie : fie-toi à ton seul jugement, pas à celui des autres, compte sur ta seule intelligence, sois vigilante et écoute ton instinct.

Après avoir respiré un grand coup, il ajoute :

— Maintenant, va terminer ce travail et reviens vite pour que nous passions à autre chose, d'accord ?

Puis il m'ouvre grand les bras et je le prends dans les miens, pleine de reconnaissance pour sa manière de me soutenir et tout aussi soucieuse de ce voyage qui est désormais confirmé.

Aucun de nous deux ne souhaite se disputer. Après plus de deux ans de mariage et de récentes tentatives d'avoir un enfant, nous nourrissons le secret espoir que je sois enceinte. Je n'ai que quelques jours de retard sur mon cycle mais nous y croyons fermement. Je sais combien il préférerait que nous restions ensemble à l'abri dans notre maison, focalisés sur cette envie d'accueillir un enfant dans notre vie. Mais sa façon d'aimer est précisément

de me donner l'espace dont j'ai besoin. Ainsi, même s'il abandonne le débat contre son gré, il parvient à me dire au revoir avec le sourire.

Mon collègue Poul Thisted et moi emportons quelques sacs avec ordinateurs et matériel de formation, en plus d'un petit bagage personnel. C'est tout. Poul est déjà parti et j'attrape un vol des Nations unies, qui relie Galkayo en quelques heures. Nous passons la nuit dans la *guesthouse* d'une ONG, située juste au nord de la Ligne Verte, en zone sûre. De là, j'envoie un texto à Erik qui va rester gravé à jamais dans ma mémoire.

« Si je me fais enlever, tu viendras me chercher ? »

« Bien sûr que oui mais tout ira bien ! répond-il. Tu fais en sorte que ça aille, OK ? Je t'aime trop pour vouloir penser à ça. Donc fais bien attention à ta sécurité. »

Dans cette partie de la Somalie, « sécurité » est un mot dont le sens varie. Tout est là pour me le rappeler quand nous rejoignons notre bureau du sud et que la session de formation commence. Partout aux alentours, on entend des explosions de violence urbaine. Les tirs deviennent si nourris à l'extérieur de notre enceinte que les gens évitent de s'asseoir dehors sur la véranda, de peur de recevoir une balle perdue. Je n'ai qu'une idée en tête : partir d'ici et rentrer à la maison. Le temps me paraît une éternité. Je n'ai pourtant pas encore idée qu'il peut paraître infini. Jusqu'ici, mon expérience du temps est, dans le pire des cas, celle d'un lent ennui. Jamais elle n'a été celle d'une forme de torture.

Une fois la formation terminée, alors que nous sommes prêts à reprendre la route vers la zone plus sûre du nord, j'envoie à Erik un autre texto. Malheureusement, il s'agit de lui dire que je me suis trompée à propos de la grossesse.

« J'ai mes règles. Espérons le mois prochain. Je t'aime et tu me manques beaucoup. »

Je me reconforte en me disant que nous n'avons qu'à essayer à nouveau. Je n'ai que trente-deux ans. Nous avons tout le temps.

Avant même qu'Erik ait pu me répondre, notre convoi de voitures déboule pour nous faire quitter notre bureau du sud et nous ramener à la *guesthouse*, au nord de la Ligne Verte. La distance est courte, environ vingt minutes de route. On sera soulagés quand on y sera. Et c'est ainsi que ce 25 octobre, à 15 heures, je jette mon petit sac dans la Land Cruiser et monte sur la banquette arrière tandis que Poul prend la place à l'avant. Abdirizak, notre chef de la sécurité recruté localement, occupe le siège derrière le chauffeur. Je remarque que ce dernier est nouveau et que je ne sais rien de lui. En temps normal, j'aurais demandé une explication mais Poul semble être pressé de partir et ne montre aucune inquiétude à ce sujet. Je m'assois, avec un sentiment mêlé de relative sécurité et de danger mortel. Après avoir traversé la séance de formation avec une envie furieuse de fuir les lieux, l'heure n'est pas aux hésitations. Je me tais à propos de ce chauffeur inconnu et le convoi se met en branle. Le voyage se déroule normalement – pendant environ dix minutes.

*

L'attaque débute comme si un arbitre avait sifflé le coup d'envoi. Une grosse voiture vrombit à côté de nous et fait une queue de poisson avant de s'arrêter net, éclaboussant nos vitres de poussière. Des hommes armés de Kalachnikov encerclent notre véhicule, frappant aux portières et hurlant en somali. Leur comportement est féroce. J'ai le cœur qui remonte à la gorge. La peur me saisit de

la tête aux pieds. Cette terreur provoque une sensation de chaleur, comme si nous étions soudain en train de rôtir à l'intérieur de la voiture.

Les hommes sont surexcités et crient. Il existe de nombreux dialectes somalis, dont certains sont inintelligibles entre les différents groupes. Je ne comprends rien et peux juste essayer d'interpréter les gestes et le ton de leur voix. Cela n'a rien de rassurant.

Mon cerveau est paralysé par cet effort. J'entends une voix sourde dans ma tête qui martèle : *ça ne sent pas bon du tout, ça ne sent pas bon du tout*, et je suis incapable de l'arrêter. Deux Somaliens en uniforme de l'Unité spéciale de protection (SPU) ouvrent violemment les portières. Dans cette région où l'autorité de l'État est douteuse, ils peuvent être de vrais SPU ou non. Qui qu'ils soient, les hommes qui se trouvent derrière eux ont bel et bien les canons de leurs armes pointés sur nous. Je ne songe à rien d'autre qu'à ne montrer aucune réaction, éviter tout mouvement qui pourrait paraître agressif et ne pas trembler. Surtout ne pas bouger. Avec ou sans entraînement, toutes les souris savent s'immobiliser en présence d'une vipère.

L'un des assaillants tire Abdirizak, notre impuissant chef de la sécurité, au-dehors. Cet homme a entre trente et quarante ans. Son visage est grêlé de cicatrices d'acné ; il a le regard fou de celui qui vient de mâcher beaucoup de feuilles de khat. Consommé à faible dose, le khat est un stimulant ; à forte dose, c'est un psychotrope. Cette drogue est un véritable fléau national car tous les usagers réguliers finissent par en prendre de fortes doses. Plus tard, cet assaillant se présentera à moi sous le nom d'Ali mais, à cet instant, il n'en fait rien. C'est un homme plus grand que la moyenne des Somaliens ; il mesure environ 1,80 mètre. Son comportement, porté à l'excès, est glaçant. Je me retourne vers Abdirizak, à la recherche d'un peu d'aide, mais c'est une illusion. Ce bon vieux

Abdirizak, en effet, ne semble guère surpris. Comme on pouvait le prévoir, il ne fait rien pour nous défendre et, en un instant, Ali, l'homme au regard de fou, l'a tiré hors du véhicule malgré la ceinture de sécurité. Il fait semblant de le frapper au sol, pour affirmer sa supériorité, mais il ne paraît pas vraiment lui causer de mal. Il s'agit plus d'une intimidation que d'un réel passage à tabac.

À partir de là, tout se déroule au ralenti. Ali au regard de fou grimpe à côté de moi dans la voiture, une Kalachnikov pointée vers ma tête. Il est suffisamment près de moi pour que je voie le chargeur de son arme et note qu'il est bien rempli. Le fusil est sans doute plus âgé que moi et j'imagine qu'il a souvent été utilisé pour tuer. Mon corps se tend, dans l'attente de recevoir une balle. Un autre assaillant monte par l'arrière du véhicule et notre dernier espoir s'envole quand notre apprenti chauffeur nous dévoile pour qui il travaille vraiment. Il file maintenant à tombeau ouvert, déchaîné, tandis qu'Ali hurle son premier mot en anglais : « Mobile ! », désignant nos téléphones portables, puis « Thuraya ! » (téléphones cellulaires par satellite). Lui et son acolyte nous pointent leurs canons au visage comme si pouvions nous méprendre sur qui était désormais aux commandes.

Le fait qu'ils m'ont immédiatement dépouillée m'apaise un peu. Peut-être vont-ils nous jeter dehors, prendre nos véhicules, notre argent, et décamper ? Une série de vols à main armée de voitures a récemment eu lieu au Kenya, un pays voisin, au cours desquels les victimes étaient simplement conduites dans un lieu éloigné avant d'être éjectées du véhicule, sans violence, et de rentrer chez elles à pied. S'il en est ainsi, marcher jusqu'à notre maison apparaîtrait soudain comme une merveilleuse manière de terminer la journée. Et c'est ainsi que mon nom devient « Alice », dans ce monde-miroir, où penser à un vol à main armée témoigne d'une vision positive de la réalité.

Notre véhicule s'enfonce dans le désert, tressautant sur des pistes cahoteuses. Je n'ai toujours aucune idée de l'identité de ceux qui nous ont attaqués mais, à la façon dont ils nous triment, cela n'a peut-être aucune importance. Impossible de ne pas se demander si le choc d'un nid-de-poule ne va pas déclencher l'une de leurs armes tueuses. Il suffirait qu'une secousse actionne le doigt posé sur la détente et nous serions morts ou estropiés en plein milieu de ce film d'horreur. Ali regard-de-fou pourrait alors pouffer au-dessus de nos cadavres, en lâchant un équivalent somali de « oups... ».

Après avoir saisi nos téléphones portables, Ali décide que Poul doit s'asseoir sur la banquette arrière avec moi, tandis que lui prendra le siège du passager à l'avant. Il y a donc Ali et le chauffeur devant, Poul et moi derrière eux et un petit gars pas net à l'arrière, qui a commencé à fouiller dans nos affaires. L'espace d'un instant, je croise le regard de Poul. « Qu'est-ce qui se passe ? lui demandé-je sans émettre un son. – Nous avons été kidnappés », répond-il d'une voix sombre et étouffée. Ses paroles sont si feutrées que je les entends à peine, mais elles me transpercent.

Les hommes crient à Poul de la boucler et de se retourner. Inutile de savoir parler leur langue pour comprendre leur ordre de se taire. Ils ne cessent de sortir brusquement leurs téléphones portables pour appeler de lointains complices, en criant à pleins poumons. Déjà au cours de ces premiers moments, il me semble que leur hystérie est surjouée. N'ont-ils pas réussi sans le moindre accroc la première phase de leur opération ? Ils nous ont capturés sans dommage et ont pris la fuite sans être inquiétés. D'après ce que je peux voir, il n'y a personne à nos trousses. Pourtant, à leur comportement, on dirait que des fusils sont pointés sur leurs têtes plutôt que sur les nôtres. Leur excitation est manifestement stimulée par la consommation de khat, qui amplifie leurs émotions.

Car la vérité est que nous sommes bel et bien entre leurs mains. La personne que je représente pour mes proches, pour mon mari ou mes amis, ne signifie plus rien. Mon collègue et moi sommes réduits à de la monnaie d'échange. Même si la différence frappante entre la situation de Poul et la mienne est aussi simple qu'accablante : Poul est un Danois de soixante ans ; je suis une Américaine de trente-deux ans. Le danger n'est pas seulement éclatant ; il est shooté au khat et agite une arme automatique. L'homophobie domine ici, et Poul a peu de craintes à avoir de se faire violer. Moi, si. Les médias du coin ont peut-être parlé de foules protestant devant l'ambassade du Danemark contre les caricatures du prophète Mahomet, mais le danger n'est généralement pas le même entre être danois et être américain. Je suis la seule femme ici et je sais ce qui est arrivé à de nombreuses autres femmes, somaliennes ou non, aux mains de ces groupes de criminels itinérants. La terrible ironie de mes récentes tentatives pour tomber enceinte ne m'échappe pas. Et toujours cette petite voix qui scande : *ça ne sent pas bon du tout, ça ne sent pas bon du tout...*

J'avais blagué dans mon texto à Erik sur le fait d'être enlevée et voilà que la prédiction est devenue réalité et que je vais peut-être en mourir. Cette pensée me mine tandis que nos assaillants continuent de hurler leurs ordres. Ils semblent être tout le temps en désaccord.

« L'argent ! » vocifère Ali, en nous faisant signe de lui donner ce que nous avons. Pour je ne sais quelle raison, Poul prétend ne pas en avoir. Je me demande ce qu'il compte dire lorsqu'ils l'auront fouillé et en auront trouvé sur lui. Heureusement, pour le moment, ils laissent tomber. Ali montre du doigt nos quelques bijoux et crie quelque chose en somali, dont nous pouvons comprendre qu'il s'agit de l'ordre de nous en dépouiller. Je commence à me défaire de mon gros collier fantaisiste mais il ricane

et secoue négativement la tête. Il ne veut que ce qui a de la valeur. Ma quincaillerie clinquante de jeune hippie n'a aucun intérêt.

J'ai peur de perdre ma bague de mariage ainsi qu'un diamant hérité de ma mère après sa mort. Je parviens à maîtriser mon tremblement pour faire glisser le diamant dans mon sac, avant de donner la bague moins précieuse à Ali.

Ça semble marcher, jusqu'à ce que, à mon grand désarroi, il confisque mon sac et le garde avec lui. Il finira forcément par le fouiller et par découvrir la manigance... me mettant dans la même situation que Poul. Mon seul espoir est que sa joie lui fera oublier ma tentative de le duper.

Je suis impuissante. J'essaie de me souvenir de quelque élément utile appris lors de notre formation, misérablement courte, en cas de kidnapping, une formation à la sécurité individuelle en environnement hostile, tirée d'un programme plus complet appelé HEIST. Je me creuse la cervelle pour tenter de me rappeler ce qu'on nous avait enseigné et que je souhaiterais tant, maintenant, avoir mémorisé. Les formateurs avaient insisté sur l'importance de masquer notre colère et d'éviter tout conflit inutile. Ils avaient souligné que les assaillants seraient probablement excités et qu'ils risquaient de tuer sans même l'avoir prévu. Ils avaient également invité chacun à mémoriser un numéro de téléphone fiable d'une personne apte à recevoir une « preuve de vie ». Leur raisonnement était sombre mais pratique : lors d'un enlèvement, le seul moyen de contribuer à sa survie est de disposer d'un accès à une rançon potentielle. Votre chance de survivre réside dans l'espoir du ravisseur d'obtenir de l'argent.

Penser à un numéro de téléphone est facile. Je ne risque pas d'oublier celui d'Erik. Mais je ne peux m'empêcher de me souvenir de l'avertissement des instructeurs qu'une

« preuve de vie » ne vaut que si l'enlèvement a bien été effectué pour de l'argent. Si nous sommes kidnappés par des idéologues qui veulent marquer le coup sur un plan politique ou religieux, alors rien ne peut nous sauver. Dans ce cas, notre seul rôle sera d'endurer une macabre exécution publique.

Dans cette région, il s'agirait très probablement des forces d'Al-Chabab. J'essaie de ne pas trop penser à la manière dont ils utiliseront notre torture et notre mort pour répandre leur message mais, comme tout le monde, j'ai vu sur Internet les vidéos d'otages condamnés. Pour ces victimes, la fin la plus charitable est une balle. Tel serait notre meilleur sort. Malheureusement, je pense que tout Américain habitant dans une zone à risques a entendu parler du journaliste Daniel Pearl, enlevé dans la rue et égorgé vivant, au cours d'une effrayante exécution filmée en gros plan. Trop de films d'horreur de ce genre ont, depuis, été diffusés, et rien n'indique que je ne serai pas dans le prochain.

La voiture continue de brinquebaler sur des pistes primitives. Ma tête et mes épaules cognent contre le cadre de la vitre. Je me force à me concentrer et me rappelle le principal point de la formation HEIST : survivre aux premières vingt-quatre heures. Après ça, les chances de s'en sortir augmentent. Si l'on peut passer la première journée, on peut espérer faire partie de ce petit pourcentage qui sortent effectivement vivants de ce genre d'aventure. *Certains en réchappent*, me dis-je en silence. *Ils ne sont pas nombreux mais ils existent*. Mais pour l'instant, bien sûr, une heure ne s'est pas écoulée et le pronostic de la première journée ne sert pas à grand-chose.

Ali désire tout ce que possède Poul. Il exige même le stylo à bille qui dépasse de sa poche. Poul le lui refuse, je ne sais pourquoi. *Que fabrique-t-il ? Est-ce que c'est un truc de mec ?* me demandé-je. Poul est un vétéran de l'action

humanitaire et, dans sa vision du monde, on tient tête. Face à toute autorité, on râle. Je m'applique à ignorer leur petit accrochage pour éviter de donner l'impression que nous refusons de concert de coopérer mais, du coin de l'œil, je vois Ali arracher le stylo de la poche de Poul. Avec défi, il regarde Poul droit dans les yeux pendant qu'il brise le stylo en petits morceaux et les jette par la fenêtre. C'est comme si notre réalité était passée à la moulinette. Nous sommes face à des brutes de cour d'école, armées comme des criminels de masse, et j'ai bêtement espéré que Poul gagne à ce jeu de petits caïds.

Nous ne savons toujours pas qui sont nos ravisseurs, quelles sont leurs intentions, ni où ils nous emmènent. Le film d'horreur se déroule sans aucune information et, pendant que les minutes s'écoulent, la conscience angoissante du caractère mortifère de notre situation m'envahit. Poul et moi ne pouvons échanger que de brefs regards inquiets. Au bout d'un moment, j'arrête de le regarder car cela ne fait qu'empirer les choses.

Nous nous arrêtons plusieurs fois pour changer de véhicule. Dans le troisième, le son d'une voix finit par me faire réagir. Elle est tellement aiguë et claire qu'elle ne peut être que celle d'une femme. Je me retourne et découvre un jeune garçon qui doit avoir huit ou neuf ans. Il est habillé comme les autres, portant une chemise ample sur un pantalon large qui remplace le *macawii*, sorte de sarong. L'enfant imite la mode de ses aînés en portant le châle traditionnel autour de la tête, comme un turban. Le traiter de ravisseur miniature serait une mauvaise blague, une vision perverse et fallacieuse de la réalité. *Est-ce le fils d'un de ces hommes ?* me demandé-je. *Mon Dieu, est-ce que ce gamin est là pour apprendre ce métier ?* Je me tends un peu plus. J'ai l'impression que mes muscles vont briser mes os. Et cette sensation ne part pas.

Le jour tombe alors que nous procédons à une série d'arrêts dans des lieux plus pauvres les uns que les autres. Les ravisseurs effectuent des changements compliqués de personnel et de véhicules, pour des raisons qui me sont incompréhensibles et que Poul et moi ne sommes pas autorisés à discuter. Quoi qu'il en soit, beaucoup de monde est manifestement impliqué dans cette opération.

Tout ça pour nous ? me dis-je.

Lors de chaque changement de voiture ou de chauffeur, des hommes armés montent dans le véhicule avec de lourdes rangées de munitions autour des épaules. Je me dis que tous ces remplacements sont dus aux différents clans qui garantissent notre passage d'un territoire disputé à l'autre. Cela implique une forte organisation au préalable et démontre la complexité de la manœuvre. Mais ces types se comportent comme des crétins ; il doit y avoir quelqu'un de plus intelligent qui contrôle tout ça.

Mon effort pour être rationnelle et analyser l'incident comme un simple vol de voiture n'a pas fait long feu. Nous n'avons pas affaire à un petit gang de quartier, et je travaille dans la région depuis suffisamment longtemps pour savoir que les dangers ne s'arrêtent pas là. L'un des risques est d'être repéré par un groupe plus important et que nous soyons kidnappés une seconde fois, peut-être par des opportunistes ou des bandits désorganisés, ou par des gens convaincus qu'ils agissent selon la volonté de Dieu. Si cela se produisait – et on a soudain l'impression que ce ne serait pas si difficile –, ce jeu de dingues deviendrait encore plus mortel. À ce stade, je suis persuadée que l'envergure de l'opération indique clairement – en tout cas à mes yeux car je ne peux en discuter avec personne – que nous sommes soit entre les mains des mêmes hommes qui contrôlent les pirates de la mer somaliens et qui ont déplacé sur terre leur système de rançon, soit qu'il s'agit d'une opération menée par Al-Chabab.

Je me souviens de mon petit-déjeuner, ce matin. Tout était normal. Et nous voici désormais piégés, entre une mort probable et une mort certaine. Nous poursuivons notre périple jusque tard dans la nuit. Mon corps ressent tous les bleus en train de se former. Enfin, les ravisseurs semblent s'entendre et se garent. Cette fois-ci, c'est différent. Il n'y a rien autour de nous et Ali nous demande de descendre. Une lassitude ensommeillée venait juste de m'envahir. Elle cède immédiatement la place à une bouffée de peur, simultanément glaçante et enfiévrée.

— Marchez ! crie Ali en indiquant la brousse devant nous. Marchez ! rugit-il à nouveau, dans l'éventualité où nous ne l'aurions pas entendu.

Et là-dessus, il s'en va bruyamment et disparaît.

Apparemment, Ali ne nous accompagne pas, mais je n'arrive pas à croire qu'il nous ait vraiment quittés. Nous sommes au milieu de nulle part mais il s'éloigne avec l'allure de quelqu'un qui sait où il va. Chacun pourrait déceler dans ses mouvements l'intention simple de ne plus être là. Son travail a juste été de diriger quelques gars musclés pour notre capture et de nous livrer dans ce lieu qui ressemble à n'importe où. Sa tâche semble remplie. Il est probablement en train d'aller toucher son cachet auprès de ceux qui ont commandité cette opération. Je suis malheureuse de perdre un interprète mais il n'avait pas l'air non plus du genre loquace.

Désormais, tout se crie en somali. Pas le moindre mot en anglais pour en préciser le sens. Peu importe. La barrière de la langue ne nous empêche pas de comprendre ce qu'ils attendent de nous. Les éclats de voix et le mouvement du canon des fusils rendent leur message limpide : nous devons nous éloigner, à la marche. Ali n'a pas simplement dramatisé sa sortie, il voulait réellement que nous nous enfoncions dans la brousse.

Je n'y tiens plus. Quelqu'un parmi ces hommes doit me comprendre.

Pourquoi ? m'écrié-je en essayant de regarder chaque homme dans les yeux. Pourquoi aller là-bas ? Il n'y a rien là-bas !

Des larmes me viennent mais les larmes ne sont pas permises. Chacun d'ailleurs, ici, a un cœur brisé. Ce qui leur manque, c'est de l'argent. Le problème, c'est qu'à mes yeux, ce nouveau développement présente toutes les caractéristiques d'une exécution. Je sens comme une boule de glace dans le ventre. Je refuse de bouger, tandis que les hommes continuent de crier leurs ordres. Ils sont tous sous l'emprise du khat. Leurs yeux sont injectés de sang. Ils sont complètement shootés.

J'essaie désespérément de gagner du temps à cause de la simple terreur que m'inspire ce moment. Je pointe la petite valise qu'ils m'ont prise.

Il y a un petit sac à l'intérieur et j'ai besoin de l'emporter avec moi. Des médicaments ! dis-je, en tentant de me faire comprendre. Il y a mes médicaments à l'intérieur !

Je dois en effet réguler ma thyroïde. Sans ce médicament, mon organisme a tendance à partir en vrille : grande fatigue et inflammations.

Les regards que je croise sont inflexibles. Ali parti, j'ignore si quiconque se soucie de me comprendre, mais je ne cesse de répéter « Mé-di-ca-ments ! Il me faut mes médicaments ! », tout en indiquant le sac. Finalement, l'un des hommes semble comprendre et on m'autorise à retirer de la valise mon petit sac en tissu. Si je suis sur le point d'être exécutée, je n'ai besoin de rien, mais je cherche n'importe quelle excuse pour retarder le moment. Donc pourquoi pas ce petit sac ?

Je demeure pétrifiée à l'idée de suivre leurs ordres. Le temps est suspendu. Puis, du coin de l'œil, je perçois des

mouvements. Poul se glisse vers moi et me prend gentiment le bras.

— Tout va bien, Jessica, ment-il doucement. Tout va bien se passer. Allons, nous devons faire ce qu'ils nous disent.

— Non, Poul, dis-je en murmurant. Nous ne pouvons pas aller là-bas, ils vont nous tuer.

Pourquoi ne s'en rend-il pas compte ? Nous ne devons pas les suivre.

— Jessica, écoute : peu importe ce qu'ils ont en tête. Si nous ne coopérons pas, l'issue sera fatale, ici même.

Je jette un œil autour de moi. Plusieurs hommes ont leur arme pointée sur nous. Ils peuvent nous massacrer aussi facilement que si nous étions des chèvres. Il n'y a aucun espoir, sauf celui de gagner quelques minutes de vie. Je regarde Poul pour voir si quelque idée géniale lui a traversé l'esprit au cours des dernières secondes, puis je regarde à nouveau autour de moi et l'inutile sécurité de la voiture. J'abandonne. Désormais, la seule chose que je peux contrôler est de ne pas sombrer dans l'hystérie, ne serait-ce que pour ne pas perdre la vie de cette façon.

Et nous nous enfonçons dans l'inconnu.

— Je suis trop jeune pour mourir, dis-je à Poul.

Il me jette un regard vide et poursuit sa progression. Je sais que je me montre faible en paniquant ainsi mais je suis incapable de le cacher. Alors, à partir de cet instant, je me tais et laisse ma voix intérieure répéter en boucle : *je suis trop jeune pour mourir, je suis trop jeune pour mourir.*

Les hommes forment les rangs derrière nous. Ils sont au moins une dizaine. Certains portent de lourdes mitrailleuses. D'autres ont ces longues rangées de munitions pendues à leurs épaules. Des balles de très gros calibre. *Croyez-vous qu'il soit nécessaire d'avoir une telle artillerie, uniquement pour Poul et moi ?* ai-je envie de leur crier. *C'est quoi votre problème ?*

Que pensent-ils ? Croient-ils vraiment que nous allons jouer aux héros ? Je ne pratique même pas l'autodéfense.

Il me faut réfléchir. Clarifier ma pensée. Avons-nous commis quelque chose de terrible sans le savoir, une faute culturelle ? Pensent-ils que nous sommes liés à leurs ennemis, qui qu'ils soient ? Dans le cas contraire, quel serait l'objectif d'un tel déploiement de force pour deux simples travailleurs humanitaires non armés ?

C'est alors que me vient cette idée : les armes lourdes n'ont de sens que si elles servent à notre protection. Car que pourraient vouloir d'autres bandits éventuels que ces hommes possèdent ? Les armes, les munitions et, bien sûr, Poul et moi. Ces armes lourdes ne sont pas là pour nous empêcher de fuir ; elles servent à empêcher qu'on nous enlève. L'étau se resserre autour de nous comme dans un éboulement.

Nous marchons encore longtemps dans le désert, Poul et moi au milieu du groupe. L'air de la nuit se rafraîchit rapidement. Je frissonne continuellement, même si le pas rapide permet au corps de se réchauffer un peu. Poul est près de moi mais il nous est interdit de discuter.

L'obscurité est profonde. Il n'y a ni lune ni lumière ambiante. Le ciel est parfaitement clair. L'éclat des étoiles me réconforte par leur aspect familier, quand tout le reste l'est si peu. Nous trébuchons sur des broussailles épineuses. Je ne porte ni bottes ni baskets et mes épaisses sandales résistent au terrain. Mais je continue de m'égratigner le bout des pieds à ces branchages à ras de terre.

De multiples petits bruits nous accompagnent. Les soldats appellent cela la crécelle de la guerre : c'est le bruit des fusils et des ceintures à munitions portés par les hommes. Même s'ils ne parlent pas, ils produisent ce sourd bruit métallique. L'idée que mon goût pour les grands colliers et bracelets de pacotille, jugés sans valeur par mes ravisseurs, me fait désormais produire des sons

comparables me rend furieuse. Je suis en harmonie avec leur cliquetis et cela m'emplit d'une colère qui s'ajoute à mon aigreur glacée.

Je m'applique à étouffer les pleurs que cause la peur. Certains des hommes parlent à voix basse mais la plupart avancent sans un mot. Ils ont un air particulièrement sinistre et je me demande s'ils ont une bonne raison de l'être. Le gamin réapparaît près de moi, trimbballant sa Kalachnikov comme si c'était un jouet. J'ai entendu des hommes l'appeler Abdilahi. Ce nom m'est familier : beaucoup d'hommes de la région utilisent le surnom « Abdi ».

Abdilahi s'approche de moi en un bond et ronchonne. Il me montre ostensiblement que son arme est dirigée sur moi, imite quelques bruits de coups de feu, ce qui l'amuse tellement qu'il en rit. Je ne sais comment y répondre et je m'en détourne simplement, évitant tout ce qui pourrait conduire à une interaction. Malgré son jeune âge, Abdilahi a déjà les symptômes avancés de la consommation de khat et la mentalité d'un enfant-soldat. Son regard effaré, son apparence de drogué, son cerveau amputé d'adolescent accro au khat éclatent aux yeux. Par bonheur, son attention est captée par autre chose et il disparaît dans le noir. Cela me soulage mais n'empêche pas cette voix intérieure obsédante de continuer à attiser ma peur : *ça ne sent vraiment pas bon, je suis trop jeune pour mourir.*

Je ressens une douleur aiguë dans chaque pied mais, étrangement, cela me rassure. Je m'accroche à la vie comme un poisson échoué sur la plage ; or, la douleur est la preuve que je suis en vie. Ce n'est pas une hallucination infernale. Pour l'instant, je suis toujours en vie.

Enfin, nous parvenons à un endroit quelconque, pareil à tout ce qui l'entoure, mais que les hommes décident être notre destination. À moins qu'ils ne s'accordent juste sur le fait que nous sommes allés suffisamment loin – mais suffisamment loin pour quoi ?

Nous y voici donc... Une vie qui prendrait fin ainsi s'achèverait dans l'hébétement et la confusion. On trouve d'ailleurs quelque confort dans cette confusion ; c'est une sorte de bouclier de la conscience. L'esprit cherche une raison, n'importe quelle raison, de croire que ce qui se passe n'est pas réel. Mais pour ma part, le déni ne m'aide pas. Les mitraillettes autour de moi sont bien trop réelles. Ces hommes sont le portrait craché de ces terroristes que l'on voit sur les vidéos en ligne, se tenant debout en arrière-plan, une écharpe ou un drap enroulé autour de la tête tandis que leurs captifs sont égorgés comme du bétail.

Je plisse les yeux dans le noir et certaines des armes me paraissent être de grands couteaux brusquement sortis. Impossible de deviner si ces longues formes fines sont des canons de fusil ou des lames. Je refuse d'imaginer qu'ils vont nous décapiter mais je peine à trouver une autre explication. Je suis confrontée à un niveau de peur qui m'est inconnu. Lorsqu'il y a décapitation, la mort donnée d'un seul coup porté par une longue lame marque un semblant de respect accordé à la victime. Mais un plus grand mépris peut être exprimé en cisillant la gorge à l'aide d'un grand couteau de cuisine, garantissant à la victime une pleine conscience de son sort.

Je me surprends à hurler en silence, de tout mon cœur et de toute mon âme, sachant pertinemment que je ne pourrai le faire quand ils me trancheront le cou. Dieu tout-puissant ! Endurer un tel enfer...

Le sang me coule dans les veines comme de la neige glacée. S'il existe une terreur plus grande que celle-ci, j'espère ne jamais la ressentir. Je suis condamnée à rester silencieuse, me répétant que je suis trop jeune pour mourir. Il m'arrive de susurrer ces mots. Le reste du temps, je les répète dans ma tête comme un mantra qui me protégerait : *trop jeune pour mourir, trop jeune pour mourir, trop jeune pour mourir*. Je prie en murmurant pour rester

forte et demander la miséricorde. Je ne peux imaginer de ne plus jamais revoir Erik. Cela semble inconcevable que notre avenir se dérobe ainsi. C'est alors que nos assaillants nous ordonnent de nous mettre à genoux et de leur tourner le dos.